

Laure Baudry

14, boulevard de Québec



Laure Baudry

14, boulevard de Québec

© Laure Baudry, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1324-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ne prétendre à aucune vérité, à aucune certitude

André Comte-Sponville, Dictionnaire amoureux de Montaigne

À Patrice et à Elisa

À Catherine, à Jean et Aka

Lundi 19 octobre 1981

La nuit est tombée sur le Dercé.

Je suis seule avec mes chiennes Logos et Vanda dans cette ferme isolée, au bord de la Veude, entre la Touraine et le Poitou. J'attends le retour d'Alex.

Il y a 6 ans, après nos six années d'études de médecine, nous sommes arrivés à la fin d'un beau mois d'août dans cette demeure jusque là laissée à l'abandon, avec le projet d'exercer la médecine générale en campagne. Le confort est très spartiate, il y a beaucoup de travaux à faire pour rendre cette bâtisse confortable, mais notre compte en banque est encore très loin de permettre des projets. La solitude, si agréable au printemps et en été, est plus difficile à vivre lors des soirées d'automne et d'hiver. Des envies de retour à la ville émergent ce soir dans mes pensées.

Le feu que j'ai allumé dans la cheminée réchauffe la pièce de vie et j'écoute Kate Bush chanter Babooshka, émue par ce refrain et cette voix si particulière « All yours, Babooshka, babooshka, baooshka, ya- ya ! ».

Je reprends contact avec la réalité en constatant qu'il est plus de vingt heures et qu'Alex devrait déjà être arrivé. Le dîner attend au chaud dans la cuisine sur la vieille cuisinière à bois que je nettoie avec attention tous les matins lorsque le feu s'est éteint et que je rallume chaque soir afin de chauffer la pièce et cuire le repas.

Je repense à cette fin d'après-midi. En revenant de l'hôpital de Tours, où j'avais des cours en préparation de l'internat en psychiatrie, je suis passée devant chez Michelle, ma mère. Elle habite avec Paul, son mari, une ferme dans un hameau à quelques kilomètres de chez moi. La voiture de Paul était garée devant la maison, alors je ne me suis pas arrêtée, préférant les laisser seuls. J'ai aperçu

le voisin, nous avons échangé un regard mais il n'a pas répondu à mon bonjour, ce qui m'a étonnée.

J'ai l'espoir que tout va s'arranger, que Paul va revenir, que le chagrin de Maman va prendre fin. Il y a tout juste une semaine, c'est moi qui ai trouvé la lettre laissée par Paul sur la table de leur cuisine. Je l'ai tendue à ma mère, elle l'a ouverte et je l'ai vue blêmir. Paul lui annonçait qu'il la quittait pour une autre femme, beaucoup plus jeune. Michelle arrive bientôt à la fin de sa cinquantaine, alors que Paul démarre la trentaine. Le même âge que moi qui ai fêté mes trente-deux ans il y a quinze jours. Vingt ans de différence d'âge, que maman a voulu ignorer, car c'est une femme encore jolie, qui se sent jeune dans son corps et dans sa tête. Mais Paul est un bel homme séduisant, professeur d'éducation physique dans un collège à une vingtaine de kilomètres. C'est là qu'il a fait connaissance avec une collègue et noué une relation amoureuse avec elle.

Pour Michelle, cela a été une séparation brutale, que rien ne laissait présager, sans conflits ni explications préalables. Un coup de tonnerre dans un ciel serein, comme on dit. C'est une grande violence psychologique. C'est plus facile de s'en aller en laissant une lettre derrière soi que de s'expliquer sur l'impossibilité de poursuivre une histoire. Mais qui suis-je pour juger, sans doute chacun fait-il comme il peut.

Vendredi dernier, Paul a pris des nouvelles de Michelle par l'intermédiaire d'Alex. J'essaie autant que je peux de la soutenir, je suis inquiète pour elle. Mes souvenirs me ramènent neuf années en arrière, lorsque c'est elle qui a quitté notre maison en banlieue parisienne, laissant une lettre à Jean, mon père, après l'avoir prévenu que cette vie ensemble ne pouvait plus durer. Il a été dévasté, j'ai craint le pire, l'ai accompagné des soirées entières en voiture à la recherche de ma mère. Sinistre répétition.

Michelle semble affronter le séisme, elle n'est pas effondrée, continue ses activités, refuse de venir quelques jours chez nous, ne s'épanche pas vraiment.

Mais ma mère n'a jamais été très douée pour la communication, j'aurais dû m'en souvenir.

J'en suis là dans mes pensées lorsque j'entends une voiture arriver, les phares illuminent la cour, je vais à la porte d'entrée, m'attendant à l'arrivée d'Alex. Je m'étonne de voir Pascal, notre ami médecin, sortir de la voiture.

C'est à ce moment-là que tout bascule, que rien ne sera plus jamais comme avant, que ma vie va sortir de son chemin bien tracé et s'engager pour trop longtemps sur des voies chaotiques et incertaines.

Pascal me dit de venir avec lui, qu'il m'expliquera en route. Aussitôt je pense évidemment qu'il est arrivé quelque chose de grave. J'imagine qu'Alex a eu un accident de voiture.

Ma conscience se rétrécit sous l'effet du stress, quitte la réalité matérielle pour se focaliser sur l'instant présent. Peu à peu, avec empathie et douceur, Pascal m'explique qu'Alex, qui était de garde au cabinet médical, a été appelé par le voisin de ma mère, inquiet de ne pas voir de lumière chez elle alors que les voitures étaient là, témoignant de leur présence à tous les deux.

Alex a trouvé Paul dans la cuisine, sans vie, et Maman dans la chambre, inconsciente.

Je suis dans le brouillard lorsque nous arrivons dans le hameau où se situe la maison de Michelle et Paul. Il y a plusieurs voitures de gendarmerie. Des lumières dans la nuit. Les voisins sont dehors. Alex nous rejoint à la voiture, dont je ne suis pas encore sortie. Ses gestes et ses paroles de soutien semblent venir de loin, lentement, comme traversant du coton avant de me parvenir. Rien ne me semble réel. C'est comme un cauchemar, un film qui se déroule devant moi et dont le scénario m'échappe totalement.

Nous n'avons pas le droit d'entrer dans la maison et Alex doit rester sur place

pour les constatations avec les gendarmes. Alors c'est Pascal qui me conduit vers l'hôpital où Maman a été transférée en réanimation.

Quarante kilomètres hors du temps, dans la nuit.

Le choc, le stress, les émotions agissent sur mon corps et mon cerveau. J'ai mal au ventre, mon cœur bat la chamade, j'ai du mal à réfléchir. Je m'inquiète pour ma mère, va-t-elle survivre ? Comment ma sœur Karine va-t-elle surmonter ce drame ? Que vais-je dire à Mamoune, ma grand-mère, la mère de Michelle ? J'imagine ce qu'a dû vivre Alex en découvrant Paul et Michèle, les images terribles qu'il gardera en mémoire. Je pense à Paul, que je ne reverrais plus et qui avait encore tant de choses à vivre.

J'apprends qu'il est mort d'une décharge de fusil dans la tête et que Maman aurait ensuite absorbé des somnifères en grande quantité. L'horreur de la scène m'envahit.

Je repense au regard du voisin cet après-midi. Peut-être avait-il entendu la détonation ? Il devait commencer à s'inquiéter mais ne m'a pas arrêtée pour que j'aie vu ce qui se passait. Et s'il l'avait fait ? Et si je n'avais pas craint de les déranger ? Si je m'étais arrêtée ? Si j'étais entrée ? Serais-je arrivée avant le drame ? Aurais-je trouvé Paul baignant dans son sang, gardant cette image pour le restant de mes jours ? Aurais-je pu sauver ma mère ?

Et que s'est-il vraiment passé ? Cette question va hanter longtemps mes pensées. Elle va avoir des suites que je ne peux imaginer à cet instant.

L'arrivée à l'hôpital de Tours, le trajet jusqu'au service de réanimation où Maman est hospitalisée, l'entretien avec le médecin qui me donne des nouvelles mais ne me permet pas de la voir pour l'instant, le retour, la fin de la soirée ne s'impriment pas dans ma mémoire, mon cerveau est toujours en mode automatique.

Mais je sais maintenant que maman va vivre. Qu'elle va devoir affronter cette réalité. Que je me battraï pour elle, quoi qu'il arrive.